



Cafard sublime

Juan Pablo Villalobos signe le dernier volet de sa trilogie avec *Les Temps perdus* sur un Mexique contemporain complètement déjanté. **PAR ÉLISE LÉPINE**

Teo traîne ses guêtres dans une maison pour vieux de Mexico, « ghetto pour troisième âge » sous la houlette de Francesca, *bomba* autoritaire et décatie. Pour le cercle littéraire de la maison de retraite, chapeauté par Francesca, Teo est « celui qui écrit un livre ». Il se tue pourtant à le dire : il n'est pas écrivain. Pour la police, qui le soupçonne d'être « l'auteur intellectuel d'un crime contre un chien », il est un « homme brun de plus que quatre-vingts ans, métis, cheveux blancs décoiffés, taille moyenne, nez tuberculeux, yeux café, oreilles de souris, bouche dégoûtée, air cynique, sans signes ou caractéristiques particuliers, ivre ». Il faut s'en remettre à la parole de Teo, narrateur survolté de ces *Temps perdus*, pour comprendre qui il est. Sa vie active s'est résumée à vendre des tacos dans une baraque posée à un carrefour de la ville. Sa vie de retraité est rythmée par trois obsessions : chasser les cafards qui envahissent le bâtiment, convaincre une femme de coucher avec lui – Francesca, si possible, ou Juliette la maraîchère, par défaut – et feuilleter son exemplaire de la *Théorie esthétique* d'Adorno. La vieille afflige Teo de ses maux – le spectre de l'incontinence, le refuge de l'alcoolisme,

les stigmates de la précarité –, mais le délivre de son surmoi. Beau parleur, railleur, espiègle, il chronique le quotidien des habitants de son quartier avec l'impitoyable lucidité et l'implacable franchise des vieux, égrenant les séries de choses vues au coin de la rue en instantanés réjouissants. Arrêtant parfois le temps, il remonte le fil de ses souvenirs : le père fugueur, la mère aimant ses chiens plus que ses enfants, les crimes sanglants – de bêtes ou d'hommes. Il évoque sa carrière ratée de peintre, lancée par Juan O'Gorman, interrompue par un sursaut de réalisme : puisqu'il « ne peut y avoir de postérité pour tous », l'homme s'est borné à vendre ses tacos. Porté par une verve beckettienne, hanté de clochards célestes et de *losers* grandioses, le roman de Juan Pablo Villalobos est porté par un talent précieux d'observation et une énergie explosive à la Diego Rivera. Cet hommage fantasque aux gens de rien s'inscrit dans la lignée de ses deux précédents romans, *Dans le terrier du lapin blanc* (2011) et *Si nous vivions dans un endroit normal* (2014). *Les Temps perdus* est un tableau littéraire, divertissant, drôle. Mais la justesse de ce ton réside aussi dans la gravité qui le sous-tend : ce Mexique fou, énigmatique et tapageur est aussi un pays où « la vie est si triste qu'il faudrait se tuer trois fois », où la bureaucratie pourrit le rêve et où de grands artistes finissent parmi les chiens. Un Eldorado perdu où les muses portent des bas de contention, où les cafards dansent sur de la musique cubaine et où les souvenirs des vieux messieurs étincellent comme les pépites d'un temps finalement retrouvé.

LES TEMPS PERDUS

traduit de l'espagnol
(Mexique) par Claude Bleton
Actes Sud
304 p., 21 €

